

## CHAPITRE XII.

### ASIE OCCIDENTALE.

#### PALESTINE.

La Palestine est un de ces pays où les dolmens existent, sinon par milliers et dizaines de mille, comme en Algérie, du moins par centaines; mais jusqu'ici les voyageurs n'ont pas pris la peine d'ouvrir leurs yeux pour les examiner, et la commission chargée de l'exploration de la Palestine est trop occupée à dresser ses cartes pour pouvoir accorder quelque attention à un sujet qui cependant semble destiné à jeter tant de jour sur l'ethnographie de la Terre-Sainte. Mais avant de rapporter le peu que nous savons des monuments aujourd'hui existants, il est nécessaire de dire un mot de ceux que l'on ne connaît que par oui-dire. Tous ceux qui ont écrit sur les monuments mégalithiques au siècle dernier, et même quelques auteurs contemporains, ont tant parlé des pierres élevées par Abraham et Josué qu'il importe de savoir ce qu'elles furent réellement et quelle portée elles peuvent avoir dans la question qui nous occupe.

La première mention relative à un fait de ce genre est celle qui se rapporte à la pierre sur laquelle dormit Jacob la nuit où il eut ce fameux songe qui devint le titre des Israélites à la possession de la terre de Chanaan : « Jacob se levant de grand matin, prit la pierre qui lui avait servi d'oreiller, la plaça debout comme un pilier et versa de l'huile sur son sommet (1). » La question est de savoir quelles furent les dimensions de cette pierre. En Orient, où l'on ne craint pas les oreillers un peu durs, c'est généralement une brique qui sert à cet usage chez les indigènes; les Européens, plus délicats et plus riches, se servent habituellement pour cela de deux briques superposées et d'une toile qu'ils jettent

(1) Genèse, XXVIII, 18; XXXV, 14.

par dessus. Le fait que Jacob était seul et qu'il n'eut besoin de personne pour dresser la pierre dont il s'était servi montre bien qu'elle n'était ni fort grande, ni fort épaisse; dans tous les cas, elle ne rentrait certainement pas dans la catégorie des monuments mégalithiques dont il s'agit ici.

Le second passage où il soit question de pierres se trouve au chapitre xxxi de la *Genèse* (v. 45-46) : « Et Jacob prit une pierre et il la dressa comme une colonne. Et Jacob dit à ses frères : Ramassez des pierres. Et ils prirent des pierres, et ils en firent un monceau, et ils mangèrent sur ce monceau. » Ceci est un peu moins clair; cependant, ce qui ressort de ces paroles, c'est que Jacob et ses frères érigèrent un autel en pierres sur lequel ils partagèrent une offrande, ce qui dans les circonstances était un engagement sacramentel. L'autel du Temple de Jérusalem fut, jusqu'au temps d'Hérode, formé de pierres auxquelles aucun instrument de fer n'avait jamais touché, et cette tradition tirée de l'autel de Jacob semble avoir duré pendant toute la période juive (1). Rien ne nous autorise donc à conclure que le *monceau* en question ait eu le moindre rapport avec les monuments mégalithiques des autres pays.

Le troisième passage, quoique cité plus fréquemment, a moins de valeur encore. Après avoir passé le Jourdain, Josué désigna douze hommes, un de chaque tribu, « pour prendre chacun une pierre au milieu du fleuve, là où s'étaient arrêtés les prêtres, et la porter dans l'endroit où les Hébreux avaient campé, afin que ce fût un mémorial éternel pour les enfants d'Israël (2). » Évidemment ces pierres, que des hommes peuvent porter sur leurs épaules, n'étaient pas très-volumineuses; elles ne répondent pas à l'idée que l'on se fait d'un monument destiné à perpétuer le souvenir d'un fait important. L'on comprendrait encore qu'elles eussent été placées sur un autel ou dans un édifice; mais il est étrange qu'on les ait déposées en plein air (3).

(1) Josèphe, *Bell. Jud.*, V, VI.

(2) *Josué*, IV, 2-8.

(3) Nous voulons bien que les monuments dont nous parle la Bible ne soient pas absolument confondus avec ceux qui nous ont occupés jusqu'ici; cependant, pour n'être pas *mégalithiques*, dans le sens étymologique du mot, ils n'en sont pas moins *en pierre brute*, et à ce titre, ils méritaient d'avoir leur place dans cet ouvrage. Il

Le seul cas où il semble que la Bible fasse mention du genre de monuments dont il s'agit ici, c'est lorsqu'il est dit (*Jos.*, XXIII, 26) que Josué « prit une grande pierre et qu'il l'éleva sous un chêne qui était » près du sanctuaire du Seigneur, » en disant qu'elle serait un *témoignage* pour les Juifs. Ce qu'il y a de plus probable, c'est qu'il s'agit cette fois d'un grand monolithe, et c'est sans doute à cette pierre que font allusion les *Juges*, lorsqu'ils parlent (IX, 6) du « pilier de la » plaine, » ou du « chêne du pilier, qui était dans Sichem. » S'il en est ainsi, elle devait avoir des dimensions considérables. Seule de toutes les pierres mentionnées dans la Bible, elle semble donc vraiment faire partie des monuments mégalithiques; on ne saurait rien en conclure toutefois, par rapport à ceux des autres pays. Parce que les Israélites élevèrent une pierre dans un tel but, du temps de Josué, il ne s'ensuit pas que 1,000 ans plus tard l'on en ait élevé dans le même dessein, en France ou en Scandinavie. La distance est trop grande et l'intervalle de temps trop considérable pour que les deux pays aient pu s'influencer réciproquement.

Il est curieux d'observer, comme se rapportant indirectement à notre sujet, qu'à cette époque de l'histoire juive la circoncision se pratiquait avec des couteaux en pierre (1); cet usage, dans un temps où le bronze et le fer étaient depuis longtemps connus des Israélites, est un exemple remarquable de la persistance d'une ancienne coutume longtemps après qu'on pourrait la croire entièrement disparue. Il est également curieux que les instruments de pierre avec lesquels se faisait l'opération aient été,

se peut que leur âge et leur destination diffèrent essentiellement de l'âge et de la destination de nos *mégalithes*; mais cela même est une nouvelle preuve que tous les monuments de cette nature n'ont pas nécessairement une origine commune, et qu'ils peuvent être l'œuvre de races très-différentes et affectés à des usages divers. C'est enfin une nouvelle raison de se défier des théories qui prétendent attribuer à tous les monuments en pierre brute une destination unique. Nous admettons volontiers que tous sont des monuments *commémoratifs*; mais si les uns sont destinés à rappeler la mémoire d'un parent, d'un ami ou d'un chef décédé, rien n'empêche que d'autres ne soient élevés pour rappeler quelque fait important de l'histoire d'un peuple ou d'une famille (*Trad.*).

(1) Exode, IV, 25; Josué, V, 3.

s'il faut s'en rapporter aux Septante, ensevelis avec Josué dans son tombeau (1). On ne peut pas dire évidemment que ce soit le dernier exemple d'un enfouissement de ce genre, mais un tel fait n'en est pas moins intéressant à connaître. Il montre que, dans ce cas au moins, la pierre fut en usage longtemps après que le métal fut connu, et que la découverte d'objets en silex dans une tombe n'est pas toujours une preuve que le défunt ait ignoré l'emploi des métaux (2). La seule chose étonnante, si les Juifs ont jadis fait usage d'instruments en silex, c'est qu'ils ne s'en servent plus aujourd'hui (3).

Mais il faut en finir avec ces spéculations basées sur des mots, pour passer aux faits réels. Les premiers qui observèrent des dolmens en Syrie furent les capitaines Irby et Mangles. Dans leur rapide voyage d'Es-Salt à Naplouse, en 1817, ils découvrirent un groupe de vingt-sept dolmens très-irrégulièrement situés au pied de la montagne. Tous ceux qu'ils observèrent consistaient en deux pierres latérales de 2<sup>m</sup>40 à 3<sup>m</sup> de long, surmontées d'une vaste dalle qui faisait saillie de toutes parts. Cependant les chambres n'avaient que 1<sup>m</sup>50 de long et se trouvaient trop courtes, par conséquent, pour contenir un corps dans toute sa longueur. Cette faible dimension provenait de ce que les pierres latérales étaient loin d'être placées aux extrémités de la dalle supérieure. Une sorte de porte paraît avoir été pratiquée dans l'une de ces pierres; mais était-ce un simple trou? était-ce une porte véritable soutenue par deux

(1) Ce tombeau et les silex qu'il contenait ont été retrouvés récemment, le premier par M. Victor Guérin, les autres par M. l'abbé Richard, le célèbre hydro-géologue. Les objections que l'on a faites à cette double découverte ne nous semblent reposer sur aucun fondement sérieux. — *Les Mondes*, t. XXIII, p. 542; *Compte-Rendu de l'Académie des Sciences*, 28 août 1871 (*Trad.*).

(2) Hérodote raconte (II, 86) que de son temps les Égyptiens, après avoir extrait la cervelle à l'aide d'un instrument en fer, ouvraient le corps qu'ils voulaient embaumer au moyen d'une pierre éthiopienne. Sir Gardner Wilkinson dit avoir trouvé dans une tombe deux couteaux en silex qui avaient dû servir à cet usage.

(3) Est-il bien sûr que les Juifs ne fassent plus nulle part usage d'instruments en pierre dans la pratique de la circoncision?... Une personne que nous croyons bien informée nous a positivement affirmé que dans certaines synagogues cet usage se continuait toujours (*Trad.*).

montants? Nous l'ignorons, vu qu'aucun dessin ni aucun plan n'accompagne la description de ces monuments (1); du reste, leur structure sera plus aisément comprise lorsque nous en viendrons à l'examen de ceux de Rajunkooloor, dans l'Inde (fig. 206).

Nous devons à notre ami, M. Blaine, le seul autre renseignement digne de foi que nous possédions. En se rendant d'Om-Keis (Gadara) à Gerash, les voyageurs rencontrèrent non loin de Tibné, en un lieu appelé Kafr-er-Wâl, un groupe considérable de dolmens, dont une partie est représentée dans la gravure ci-contre (fig. 191). La dimension



Fig. 191. — Dolmens à Kafr-er-Wâl (Palestine).

des pierres varie considérablement; cependant elles ont généralement environ 3<sup>m</sup>60 de longueur sur 1<sup>m</sup>80 de largeur et 30 à 60 centimètres d'épaisseur. L'une des dalles supérieures avait environ 3<sup>m</sup>50 de côté; quant aux pierres latérales, elles varient entre 1<sup>m</sup>50 et 1<sup>m</sup>80 de haut. On observa à l'approche de Sûf un grand nombre de dolmens situés de chaque côté de la route, à une distance de 5 ou 6 kilomètres. Quelques-uns semblaient parfaitement conservés; d'autres étaient en ruines. Malheureusement les voyageurs n'eurent le temps ni de les compter, ni de les examiner avec soin.

C'est là tout ce que l'on sait des dolmens de la Palestine. C'est bien peu, il est vrai, si peu même qu'il est impossible d'en rien déduire. Il est intéressant d'observer cependant que tous ceux que l'on connaît aujourd'hui en Syrie sont situés en Gilead, pays des Amorites et d'Og, roi de Basan. S'il était prouvé qu'il n'en existe pas ailleurs, l'on pourrait

(1) Irby and Mangles, *Travels in Egypt, Nubia, etc.* 1823, p. 325.

en déduire de curieuses conséquences au point de vue ethnographique. Pour le moment, tout ce dont l'on peut être sûr, c'est qu'il n'existe pas de dolmens à l'ouest du Jourdain. Or, les Amorites furent originairement établis dans le pays d'Hébron (1), et il n'y a certainement point là de dolmens. A moins donc qu'ils n'aient émigré vers l'est avant la période des dolmens, ils n'ont aucun droit à en être considérés comme les auteurs. Ces dolmens peuvent être l'œuvre des peuples désignés dans la Bible sous les noms de Rephaim, Emim, Anakim et Zuzim, peuples qui habitaient au-delà du Jourdain du temps de Chedorlaomor, ce prince redouté qui réduisit en captivité tous les rois de cette contrée, aux débuts de l'histoire (2). Cette hypothèse serait très-vraisemblable s'il était prouvé que les dolmens sont restreints à ce pays; elle le serait d'autant plus que tous les peuples qui habitèrent ces régions paraissent avoir toujours été d'origine hamite ou touranienne. L'on concevrait dès lors qu'ils eussent adopté ce mode de sépulture en dépit de la colonisation de deux tribus et demie d'Israélites, dont la présence ne pouvait avoir qu'une faible influence sur la masse. Nous craignons toutefois que cette hypothèse, de même que celle qui identifiait les cités romaines du Hauran avec celles d'Og, roi de Basan, et les autres du même temps, ne puisse supporter l'examen. Il pourrait se faire, en effet, que les dolmens fussent beaucoup plus récents; mais pour pouvoir rien affirmer à ce sujet, il faudrait connaître leur distribution géographique et savoir quelque chose de leur contenu; or, sur ces deux points notre ignorance est complète.

On peut dire que Gilead est, dans l'état actuel de nos connaissances, le point le plus oriental de cette partie de l'Asie où il existe des dolmens. Or, il est à 3,000 kilomètres de Peshawur, où nous rencontrons les premiers dolmens indiens. C'est à peine si l'on en rencontre un ou deux exemples contestables dans les vastes régions qui séparent ces deux localités. L'on rencontre, il est vrai, quelque chose d'analogue à 300 kilo-

(1) *Genèse*, XIII, 18; XIV, 3.

(2) *Genèse*, XIII, 5.

mètres de là, en Arabie et en Circassie; mais si l'on ne trouve d'autres dolmens dans les contrées intermédiaires, la théorie d'une migration n'en devient pas moins complètement insoutenable.

Dans le cours des explorations récemment entreprises dans la péninsule du Sinaï (1868-1869), l'on a découvert un grand nombre d'édifices circulaires, dont plusieurs sont certainement des tombeaux. Quelques plans et dessins ont été gravés et seront publiés par leurs auteurs à Southampton; mais il peut se faire que d'ici longtemps encore ils ne soient pas accessibles au public. En attendant, les quelques renseignements qui suivent, empruntés à un Mémoire du Rév. M. Holland (1), suffiront pour donner une idée des monuments en question. Ces monuments sont de deux sortes. Les premiers, qui étaient probablement des magasins, furent bâtis en forme de dômes ayant environ 1<sup>m</sup>50 de haut sur 1<sup>m</sup>50 ou 1<sup>m</sup>80 de diamètre à l'intérieur. Les murs ont souvent plus d'un mètre d'épaisseur, et une large pierre plate forme la partie supérieure de la voûte. Ces édifices ont une seule porte d'un mètre environ de haut sur 50 centimètres de large; ils n'ont pas de fenêtres. Les pierres employées à la construction sont souvent fort grosses, complètement brutes, et sans nul mortier, ni ciment quelconque.

La seconde classe d'édifices se trouve généralement dans le voisinage des premiers, souvent en groupes séparés. Ils consistent en cercles de pierres solidement construits, de 4 à 5 mètres de diamètre sur 1 de hauteur, mais sans aucun toit. « Ces édifices, dit M. Holland, sont évidemment des tombeaux, car j'ai trouvé des ossements humains dans tous ceux que j'ai fouillés, » ce qui ne s'est jamais rencontré dans le premier groupe d'édifices. « J'y ai même découvert une fois deux squelettes, dont l'un sur un lit de pierres plates. Il est à croire que les cercles de pierres étaient d'abord à moitié remplis de terre, puis que les corps y étaient déposés et recouverts de terre, et qu'enfin de lourdes pierres étaient placées sur le tout pour empêcher les bêtes sauvages de troubler le repos des morts. Quelques-uns de ces cercles ont des di-

(1) *Journal royal geographical Society*, 1868, p. 243.

mensions beaucoup plus considérables; il en est qui ont jusqu'à 20 et 30 mètres de diamètre, d'autres qui contiennent un petit cercle à l'intérieur. Celui qui avoisine le tertre de Nukb-Hawy n'a pas moins de 112 mètres de largeur. » Il est évident par cette description qu'à part les dimensions, ces cercles ont plus d'affinité avec les Chouchas et les Bazinas d'Algérie qu'avec tout autre monument du nord ou de l'ouest, et il se peut qu'ils s'y rattachent réellement. Mais un mur en maçonnerie ordinaire ne peut guère se comparer avec nos constructions mégalithiques; or, nous croyons que pas un dolmen ou autre monument analogue n'a été trouvé dans la péninsule. Lorsque l'on aura publié les résultats de l'exploration, peut-être y aura-t-il lieu de modifier cette opinion; pour le moment, l'on doit admettre que les monuments du Sinaï n'ont d'autres rapports avec les nôtres qu'en ce qu'ils sont circulaires et sépulcraux. Ces caractères sont cependant si importants que l'on pourrait bien arriver à découvrir d'autres traits de similitude.

Les monuments en pierre brute que M. Giffard Palgrave rencontra accidentellement au centre de l'Arabie sont d'un genre tout différent. C'était, s'il faut en croire ce voyageur, un demi-cercle ou un reste de cercle complet de trilithes; mais il ne nous dit pas s'il était continu, comme le cercle extérieur de Stonehenge, ou par paires, comme le cercle intérieur. Il raconte qu'étant sur son chameau, il pouvait toucher l'imposte avec son fouet, ce qui donne au monument une hauteur de 4 à 5 mètres, la même qu'à Stonehenge; l'expression dont il se sert ferait croire que toute la construction était à peu près semblable. Il faut dire aussi que, se trouvant déguisé, il ne pouvait ni prendre des notes, ni rédiger ses observations; comme il écrivit plus tard de mémoire, sa description pourrait bien n'être pas parfaitement exacte. Cependant, c'est un observateur si perspicace qu'il n'a guère pu se tromper. L'on peut donc tenir pour certain que trois monuments en pierre brute — il n'en a vu qu'un, mais a entendu parler des deux autres — existent juste à moitié chemin entre le golfe Persique et la mer Rouge, près d'Eyoon, par 26°20' de latitude, et que ces monuments ressemblent non seulement à ceux qui ont été trouvés en Angleterre et sur le continent

européen (1), mais, ce qui est plus important dans la question posée, à ceux que l'on a découverts à Tripoli et que représentent les fig. 175 et 176 de cet ouvrage.

Les planches de M. de Vogüé, relatives aux tombeaux romains du Hauran (2), justifient complètement l'idée que les trilithes ont été érigés, dans cette partie du monde, dans un but funéraire. Il n'est pas douteux que l'une des formes n'ait été copiée sur l'autre; mais c'est à chacun de décider si les pierres brutes sont antérieures ou postérieures aux pierres taillées des Romains; pour nous, nous les croyons contemporaines ou plus récentes; mais il n'est rien dans ces monuments, pris à part, qui milite en faveur de l'une ou de l'autre opinion. Si les peuples barbares, qui occupent maintenant ce pays, n'étaient un obstacle pour le faire, il serait à désirer que l'on explorât complètement l'Arabie à ce point de vue, dût-il résulter de ces recherches que les monuments en question ne sont qu'une extension, dans l'Arabie centrale, de ceux de la Syrie ou du nord de l'Afrique. De plus, si jamais il y eut une migration, cette contrée dut se trouver sur l'un des chemins qu'elle suivit, et l'on devrait en retrouver des traces, quel que soit d'ailleurs le temps qui s'est écoulé depuis.

Y a-t-il des dolmens en Asie-Mineure? Ce n'est pas répondre à cette question que de dire qu'aucun n'a été aperçu des nombreux voyageurs qui ont parcouru ce pays. En raisonnant de la sorte, l'on eût pu en nier l'existence, il y a dix ans, en Algérie ou en Syrie. Notre opinion est cependant que l'on n'en trouvera pas dans cette contrée; l'Asie-Mineure fut trop complètement civilisée à une époque antérieure aux dolmens, pour qu'elle ait pu adopter dans la suite une forme architecturale aussi

(1) Voir Palgrave, *Central and Eastern Arabia*, I, p. 251. — Ces monuments paraissent être les mêmes que ceux mentionnés par Bonstetten. « Dernièrement encore, un missionnaire jésuite, le père Kohen, a découvert en Arabie, dans le district de Kasim, près de Khalb, trois vastes cercles de pierres pareils à celui de Stonehenge et composés chacun de groupes de trilithes d'une grande élévation. » — *Essai sur les Dolmens*, p. 27.

(2) L'une d'elles a été reproduite plus haut, fig. 25.

grossière. Mais il serait dangereux de se livrer à des spéculations concernant un pays dont l'histoire ancienne aussi bien que la géographie moderne sont si peu connues.

Cependant, si quelque voyageur venait à nous exposer l'exacte vérité sur ce point, il en résulterait un grand avantage pour quelques-uns des problèmes qui se rattachent à notre sujet. Il serait intéressant, par exemple, de savoir s'il y a ou non des dolmens en Galatie. S'il en existait, ce serait une raison sérieuse d'en attribuer l'invention aux Celtes. Si, au contraire, il n'y en a pas, ou bien il faut renoncer décidément à les considérer comme d'origine celtique, ou bien il faut trouver quelque autre moyen d'expliquer leur absence.

Il ne serait pas moins intéressant de savoir s'il y en a en Lydie. Nous avons vu qu'il y avait dans ce pays d'innombrables tumulus à chambres: ce serait donc un moyen d'arriver à résoudre la question de l'existence ou de l'absence de rapports d'origine entre ces deux formes de tombeaux. Nous pensons qu'il en est de la Lydie comme de l'Étrurie: elle fut civilisée avant l'ère des dolmens, et dès lors ce serait en vain que l'on y chercherait des restes mégalithiques. Il paraît que toutes les tombes ouvertes jusqu'à ce jour ont présenté des chambres en petites pierres, qui ne rappellent en rien l'art mégalithique proprement dit.

Si de là, traversant la mer Noire, nous passons à Kertch (Crimée), nous rencontrons un état de choses tout semblable au précédent, c'est-à-dire un grand nombre de tumulus à chambres, mais tous dans la forme microlithique. Les tombeaux paraissent être les descendants directs de ceux de Mycènes; ils appartiennent à un genre complètement distinct de ceux dont il est ici question et, malgré l'identité de leur destination, ils proviennent sans doute d'une source différente. Il est cependant curieux d'observer qu'ici encore apparaissent les inévitables instruments de pierre. Dans un tombeau connu sous le nom de Kouloba ou *Colline de Cendres*, l'on trouva les restes d'un chef, ceux de sa femme, de leurs serviteurs et d'un cheval. Le chef portait une coiffure ornée d'or, un collier en or émaillé, des bracelets de même métal et une épée en fer. Une lame d'ambre, qui avait dû faire partie d'un carquois, était ornée de figures

d'animaux et portait gravé le mot grec Πόρναγο. Les ornements de la reine étaient plus riches encore et d'un travail plus délicat que ceux de son mari; cependant, au milieu de toute cette magnificence se trouvaient un bon nombre de lances et d'autres objets en silex (1), preuve sans réplique que ces grossiers instruments de pierre ne furent pas enfouis dans cette tombe, pas plus que dans celle de Josué, par suite de l'ignorance de l'usage des métaux, mais pour quelque motif symbolique que nous ignorons. Il n'est guère douteux que l'on ne rencontrât d'autres faits analogues, si

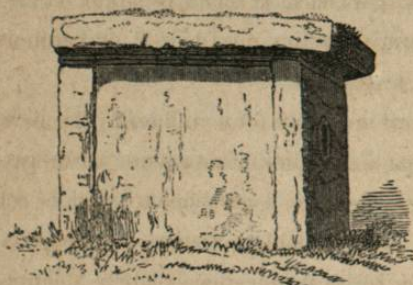


Fig. 192. — Dolmen troué.

l'on prenait la peine de faire des recherches dans ce but; ceux-ci suffisent en tout cas pour montrer que la présence des silex n'est pas toujours la preuve d'une haute antiquité.

A côté de ces tumulus se trouvent répandus çà et là, sur les côtes de Crimée, mais

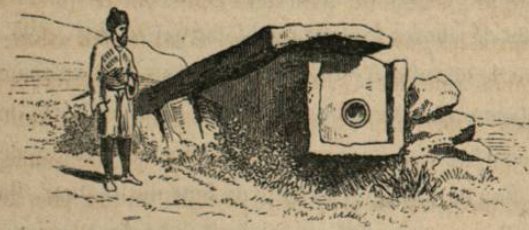


Fig. 193. — Dolmen troué en Circassie.

surtout sur le rivage oriental de la Baltique et en Circassie, de véritables dolmens analogues à ceux que nous avons étudiés dans les autres parties du monde. Ils n'ont point été jusqu'ici régulièrement explorés et l'on

n'en possède aucune description détaillée; mais d'après les quelques renseignements qui ont été publiés à leur sujet (2), leur type général paraît

être celui du dolmen troué, tel que le représentent les gravures ci-contre. Autant qu'il est permis d'en juger par les gravures que l'on en possède, tous les dolmens caucasiens ou circassiens sont composés de pierres

(1) Dubois de Montperreux, *Voyage autour du Caucase*, v, p. 194.

(2) *Ibid.*, xi, p. 43.

plus ou moins travaillées, ce qui les fait paraître plus modernes que ceux de l'ouest. Cependant cette différence peut tenir à des circonstances que nous ignorons, et dès lors elle ne peut rien nous dire par rapport à leur âge. Quoi qu'il en soit, il serait à désirer que quelqu'un fit une étude spéciale de ce groupe, car la Circassie se trouve exactement à mi-chemin entre l'Inde et la Scandinavie, et si l'on adopte la théorie d'une migration, l'on devrait trouver en ce lieu plus qu'en tout autre des traces du passage des constructeurs de dolmens. La route qu'ils eussent suivie eût été en effet la Bactriane, le cours de l'Oxus, la mer Caspienne, la Circassie, les bords de la mer d'Azof, le cours du Dniéper et celui du Niémen ou de la Vistule jusqu'à la Baltique.

Si, au contraire, l'on se contente de croire à une influence orientale, sans tenir à un grand déplacement de peuples, c'est encore par ce pays que cette influence se fût propagée de façon à rattacher le nord à l'est, de même que l'on peut supposer une semblable influence se propageant à travers l'Arabie et la Syrie, vers les rives méridionales de la Méditerranée.

L'exploration des steppes situées au nord de la route indiquée aurait plus d'importance encore, à notre point de vue, que celle des régions caucasiennes. Si la théorie qui attribue aux dolmens une origine touranienne repose sur quelque fondement, c'est dans cette contrée que l'on doit s'attendre à rencontrer les germes du système. C'est un fait ethnologique des mieux établis que les Celtes occupèrent primitivement quelque contrée de l'Asie supérieure et centrale, d'où ils émigrèrent, à l'est, dans l'Inde, au sud, en Perse, et à l'ouest, en Europe. De même, on suppose que les Touraniens eurent leur siège primitif un peu plus au nord, et que de là, à une époque antérieure et préhistorique, ils se répandirent sur tout l'ancien monde. Or, il se trouve que les steppes, que l'on dit avoir été le point de départ des migrations de cette grande famille humaine, sont couvertes de tumulus. Selon l'expression de Haxthausen (1), les *kurgans*, — car c'est ainsi qu'on les appelle, — se

(1) *Mémoires sur la Russie*, II, p. 291.

comptent « non par milliers, mais par centaines de milliers. » Pallas fait également allusion à leur nombre prodigieux (1). Ces tumulus ressemblent parfaitement à nos barrows de la plaine de Salisbury, si ce n'est qu'ils ont généralement des dimensions notablement plus grandes et qu'ils présentent une particularité inconnue ailleurs. A leur sommet se



Fig. 194. — Baba des steppes de la Russie.

trouve toujours une pierre grossièrement sculptée, représentant une figure humaine, celle sans doute du personnage enterré en cet endroit. Pallas, Haxthausen et Dubois nous donnent tous des représentations de ces figures, mais quelques-unes au moins sont des répétitions du même sujet original. Elles sont parfaitement décrites par le moine Ruberquis, qui visita ces contrées en 1253. « Les Comaniens, dit-il, construisent de grands



Fig. 195. — Tombeau à enceinte carrée (Scandinavie).

tombeaux sur leurs morts, et ils élèvent une statue du défunt, avec la face tournée vers l'est et un vase à boire dans les mains. Ils érigent aussi sur les monuments des riches des pyramides, c'est-à-dire des édifices se terminant en pointe. Dans quelques lieux, je vis de grosses tours en brique et ailleurs des pyramides en pierre, quoique la pierre soit inconnue dans le pays. Je vis un de ces tombeaux où l'on avait réuni, pour l'usage du défunt récemment décédé, seize peaux de chevaux, avec tout ce qui était nécessaire pour boire et manger, et cependant l'on me dit que le défunt était baptisé. Je pus observer également dans l'est d'autres formes de sépulcres, notamment des enceintes pavées, rondes ou carrées ; ces dernières présentaient aux quatre angles de grandes pierres levées répondant aux quatre points cardinaux. » L'exactitude générale de ce récit est tellement

(1) *Voyage en diverses parties de l'empire russe*, I, p. 495.

confirmée par les rapports des voyageurs plus récents, qu'il n'y a nulle raison d'en douter ; mais comme personne n'a décrit ces « enceintes pavées, » nous n'osons trop les comparer aux tombeaux analogues que l'on trouve en Scandinavie et dont un exemple est figuré dans la gravure ci-contre (fig. 195).

Il est fâcheux que l'on soit obligé de se reporter à un voyageur du XIII<sup>e</sup> siècle pour la description d'un genre de monuments que l'on aimerait à voir mesurés et dessinés avec toute l'exactitude moderne. D'un autre côté, c'est pour nous un immense avantage de trouver un témoin digne de foi, vivant au milieu d'un peuple qui enterrait ses morts dans des tumulus, sacrifiait des chevaux en leur honneur, pourvoyait à leur subsistance pendant leur voyage dans le pays des ombres ; en un mot, avait des mœurs et une existence analogues à celles des peuplades qui habitèrent les régions plus occidentales, dans les temps préhistoriques.

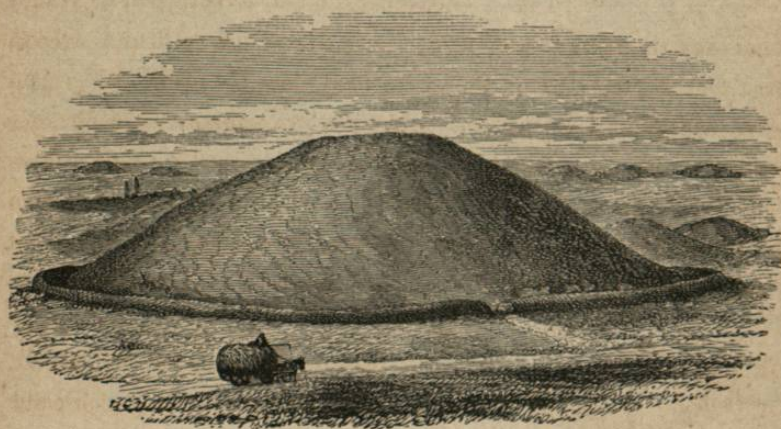


Fig. 196. — Tumulus à Alexandropol (Russie).

On peut juger de l'aspect général de ces tumulus par celui que représente notre gravure (fig. 196), et qui a été fouillé par les Russes, tout près d'Alexandropol, entre le Dniéper et le Bazaoulouk. Il a environ 300 mètres de circonférence sur 21 de haut, et fut à l'origine surmonté d'un *Baba*, qui a disparu. Autour de sa base était une sorte de mur de

soutènement, en petites pierres, avec un fossé à l'extérieur et une levée en terre, mais sans nul monument mégalithique dans le véritable sens du mot. A l'intérieur étaient plusieurs tombeaux. Le principal, celui du centre, avait sans doute été pillé, mais les autres fournirent une grande quantité d'ornements en or, spécialement sur les harnais des chevaux, qui semblent vraiment avoir été enterrés avec plus d'honneurs que leurs maîtres. Si l'on en juge par la forme des ornements et le style du travail, la tombe remonte au III<sup>e</sup> ou IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C. (1).

Il y a dans l'ouvrage de Haxthausen (2) une figure qui peut donner une idée de l'origine des cercles. Un *kurgan* ou tumulus, situé à Nicolaïef, dans le gouvernement de Kherson, ayant été détruit, l'on trouva



Fig. 197. — Base d'un tumulus, à Nicolaïef (Russie).

que sa base était composée de trois ou quatre cercles concentriques entourant ce qui paraît être un tombeau formé de cinq pierres. Une semblable disposition a été rencontrée dans des tumulus d'Algérie, ce qui fait supposer que les cercles sépulcraux pourraient avoir leur origine dans des groupements de ce genre, de même que les dolmens apparents nous semblent provenir des dolmens ou des cists enfouis sous des tumulus.

Il n'est pas douteux, selon nous, qu'il n'existe une connexion intime

(1) *Recueil d'antiquités de la Scythie*, 1866.

(2) *Mémoires sur la Russie*, II, p. 308.

entre ces tombeaux scythes ou tartares et ceux d'Europe; mais pour montrer comment ils proviennent les uns des autres et combien de temps il fallut pour franchir cet intervalle, il faudrait être mieux renseigné que nous ne le sommes à leur sujet. Il importe d'observer cependant que s'ils ont donné naissance aux tumulus de l'occident, ils n'ont pas joué le même rôle par rapport à nos dolmens, à nos cercles et à nos menhirs. Toutes les pierres de ce pays que nous connaissons sont plus ou moins sculptées : aucune n'est vraiment brute, et nous ne croyons pas que nulle part on ait cherché à impressionner uniquement par la masse, ce qui est l'idée fondamentale qui a présidé à leur construction en Europe.

Nous mettons le pied sur un terrain plus sûr en atteignant la vallée du Kaboul. Cela ne veut pas dire que les renseignements que nous en avons soient très-précis, mais le nombre considérable de tumulus, topes



Fig. 198. — Cercle près de Peshawur (Kaboul).

et autres monuments analogues qui s'y trouvent (1) ne permet pas de douter qu'il n'y existe aussi des cercles et des dolmens. Un seul de ces monuments a été décrit; mais sir Arthur Phayre, qui nous l'a fait connaître, a entendu parler de l'existence de plusieurs autres dans le

(1) Introduction à l'*Ariana antiqua* de Wilson, *passim*.



voisinage. Quatorze des pierres qui composent ce cercle sont encore debout et les plus grandes ont 3<sup>m</sup>30 de haut; mais d'autres gisent sur le sol, plus ou moins brisées. Le cercle a environ 15 mètres de diamètre et il y a des traces d'un cercle extérieur en pierres plus petites, à une distance de 15 à 18 mètres du premier. Les indigènes n'ont aucune tradition relative à ce monument; ils racontent seulement, comme dans le comté de Somerset, qu'une noce passant dans la plaine fut métamorphosée en pierres par un puissant magicien (1).

Les cercles dont il vient d'être question sont, avec ceux qu'a décrits sir William Ouseley (2) comme se trouvant près de Darabjerd, les seuls que nous connaissions dans l'immense espace qui sépare la région à dolmens de l'orient de celle de l'occident; encore les derniers ne sont-ils qu'un frêle appui pour une théorie, car l'on n'en possède qu'un



Fig. 199. — Cercle à Deh-Ayeh, près de Darabjerd (Perse).

dessin par sir W. Ouseley, qui dit dans sa description : « Je ne puis guère considérer comme entièrement naturel ou accidentel le groupement de ces pierres, bien qu'il puisse l'être en partie. » Il n'est pas douteux, selon nous, que ces blocs n'appartiennent à la classe des monuments en pierre brute; mais, avant d'en pouvoir rien déduire, il faudrait en avoir une connaissance plus complète que celle que nous possédons. Chardin dit un mot d'un autre monument analogue qui semble bien

(1) *Journal Asiatic Soc. Bengal*, p. I, n° 1, 1870.

(2) *Travels in Persia* (Voyages en Perse), II, p. 124.

être artificiel. Dans un voyage entre Tauriz et Miana, il observa sur sa gauche plusieurs cercles de pierres taillées que ses compagnons lui dirent avoir été placés là par les *Caous*, les géants de la dynastie kaïanienne. « Les pierres, remarque-t-il, sont assez grandes pour que huit hommes puissent à peine en ébranler une; cependant elles proviennent de carrières dont la plus rapprochée est située à vingt milles de distance (1). » De nombreux voyageurs ont dû passer là depuis et aucun n'a remarqué ces pierres. Ce n'est pas une preuve qu'elles n'y soient pas encore, et peut-être des centaines d'autres; mais jusqu'à ce que l'incertitude qui règne en cette matière ait disparu, il sera impossible de rien affirmer de précis à cet égard. Il peut se faire que le pays en question soit plein de dolmens, il se peut aussi que nous connaissions tous ceux qui s'y trouvent; en attendant que la lumière se fasse sur ce point, il ne faut accepter aucune théorie, pour ainsi dire, que sous bénéfice d'inventaire. Ce n'est pas à dire que des hypothèses telles que celles que nous avons parfois émises soient tout-à-fait inutiles; elles fixent l'attention, provoquent des recherches et leur vérité ou leur fausseté n'affecte pas d'une façon essentielle le fond de la question. C'est dans l'étude des monuments eux-mêmes, pris à part, qu'il faut aller chercher des preuves de l'âge et de la destination des monuments indiens, aussi bien que de ceux d'Europe. Chaque groupe doit être apprécié isolément. Il serait certes intéressant de pouvoir démontrer l'existence d'une connexion réelle entre ces deux groupes, mais cela n'est nullement nécessaire. Si quelqu'un se refuse complètement à admettre cette connexion, il enlève à la question une de ses principales sources d'intérêt, mais il n'en résulte rien contre l'âge ou la destination des monuments. Nous serons du reste plus à même de nous prononcer à ce sujet quand nous aurons étudié les monuments de l'Inde.

(1) *Voyages en Perse*, I, p. 267.